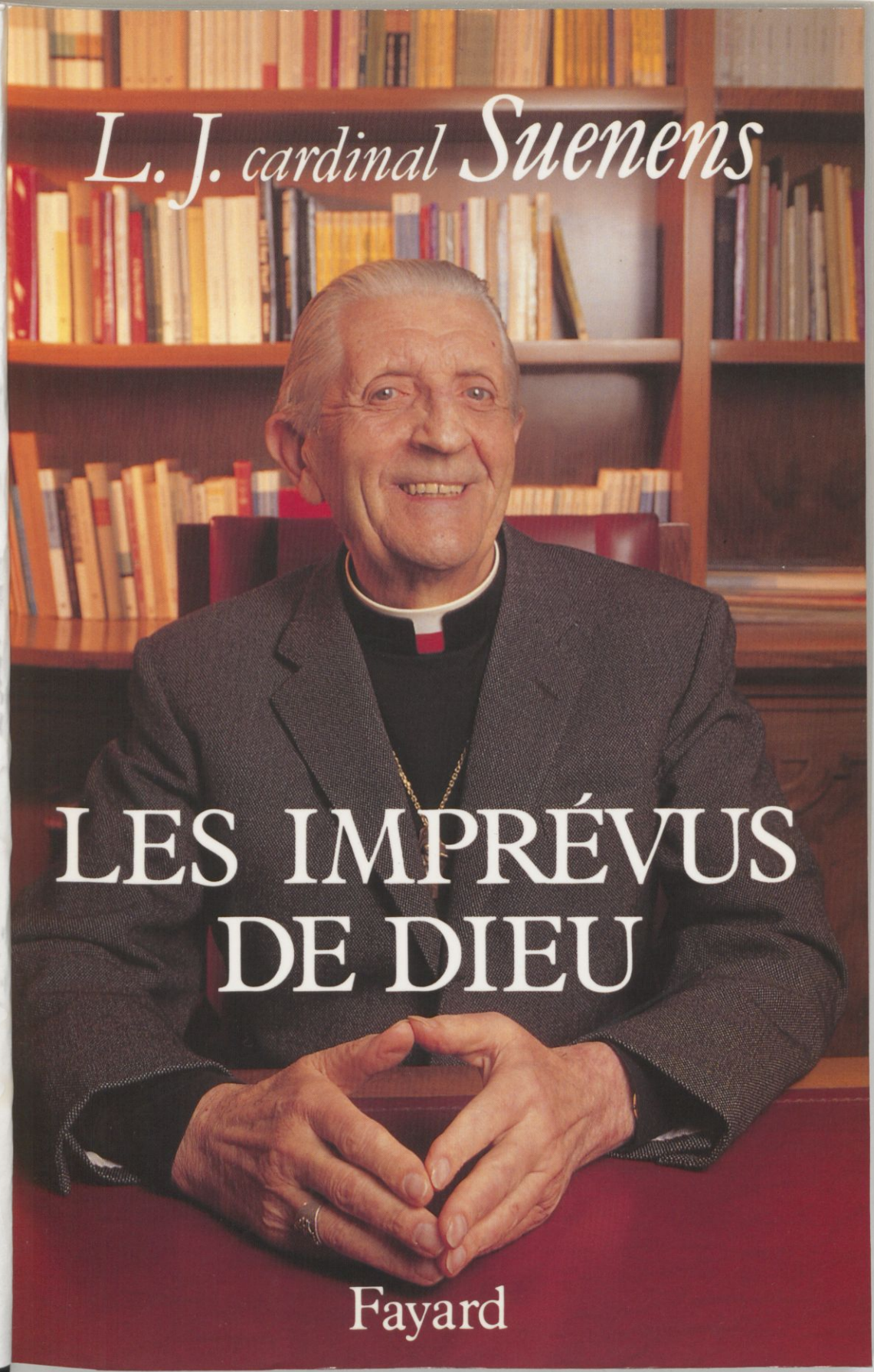

L. J. cardinal Suenens
LES IMPRÉVUS DE DIEU
Fayard

92

LES IMPRÉVUS DE DIEU

8° M
47184

DU MÊME AUTEUR

Une héroïne de l'apostolat : Edel Quinn, Desclée De Brouwer, 1954. Traduit en néerlandais, anglais, italien, espagnol, allemand, portugais, chinois, malayalam, tamoul, cinghalais, siamois, japonais.

Une nouvelle Pentecôte, Desclée De Brouwer, 1974. Traduit en anglais, espagnol, néerlandais, polonais.

Pour l'Église de demain, conversation avec le cardinal Suenens, Karl Heinz Flechenstein, Paris, Nouvelle Cité, 1979. Traduit en allemand, italien.

La Promesse légionnaire, Paris, Éd. Légion de Marie, 1982.

Les Documents de Malines :

1. *Le Renouveau charismatique.* Orientations théologiques et pastorales. Document collectif, « Lumen Vitae ».
2. *Œcuménisme et Renouveau charismatique,* Le Centurion.
3. *Renouveau dans l'Esprit et service de l'homme* (Avec dom Helder Câmara), « Lumen Vitae ».
4. *Renouveau et puissances des ténèbres,* Les Cahiers du Renouveau.
5. *Le Culte du moi et foi chrétienne,* Desclée De Brouwer.
6. *Un phénomène controversé : le repos dans l'Esprit,* Desclée De Brouwer.

Itinéraire spirituel, Éd. F.I.A.T., Belgique, 9940 Ertvelde, 1990. Traduit en anglais, espagnol.

Souvenirs et Espérances, Fayard, 1991. Traduit en anglais, néerlandais et italien.

OR 15244889

L. J. CARDINAL SUENENS

Les Imprévus de Dieu

Fayard

761

DL-15041993-11490

© Cahier photos : droits réservés.
© Librairie Arthème Fayard, 1993.



Préface

Ce livre, qui fait suite à *Souvenirs et Espérances*, et que je considère comme une sorte de tome deux de mes Mémoires, sera consacré aux « imprévus » de Dieu, dans ma vie d'évêque, à partir des années 1947-1948, lorsque je me suis trouvé en présence d'un mouvement d'évangélisation – la Légion de Marie – et de deux personnes d'une rare envergure : Frank Duff, son initiateur, et Veronica O'Brien, son envoyée en France, en Belgique, en Grèce, en Turquie, en Yougoslavie.

Ce n'est plus dans l'Église de Pierre (en état de concile) que se situe ce deuxième tome, mais dans l'Église de Paul (en état d'évangélisation). Il prend son point de départ, pour moi, en 1948, moment de la rencontre imprévue de Veronica O'Brien, qui fera date dans ma vie comme je l'ai mentionné dans *Souvenirs et Espérances*. Cette rencontre conditionnera nos initiatives apostoliques communes en vue d'un renouveau évangélique.

Je commencerai par raconter une partie de sa vie, de 1905 (date de sa naissance) à 1948 (date de la rencontre décisive). Cette première période introduit et éclaire le demi-siècle de notre collaboration. Cet imprévu majeur va entraîner une cascade de conséquences inattendues. Ce sera une clef de lecture pour comprendre, par le dedans, des épisodes d'histoire et des rêves d'avenir pour l'an 2000... et au-delà!

J'ose promettre, en ce qui la concerne, de l'inattendu, du

pittoresque, de l'humour, mais surtout la découverte d'une foi vivante qui ose soulever des montagnes et d'une espérance en actes qui relève du courage de l'impossible.

Mes *Souvenirs et Espérances* se prolongent ainsi en un Magnificat de gratitude envers Dieu et les « imprévus » de son amour, toujours attentif, déroutant et fidèle, caché sous les fioretti et les hasards profonds.

† L. J. card. SUENENS,
11 février 1993.

PREMIÈRE PARTIE

Prologue à une rencontre

Vie de Veronica O'Brien (de 1905 à 1945)

CHAPITRE PREMIER

Au seuil de la vie (1905 - 1923)

Je t'ai choisi, en t'appelant par ton nom : tu es à moi
Isaïe, 43,1.

Au lendemain du Congrès eucharistique international de Dublin, en 1938, le cardinal Verdier, archevêque de Paris, fit part de ses impressions au cours d'une réunion avec le clergé. « Il y a dans l'Écriture, dit-il, une étonnante interrogation du Seigneur : " Le Maître, à son retour, trouvera-t-il encore la foi sur la terre? " Eh bien! je sais à présent ce que je répondrai : " Oui, Seigneur, en Irlande. " »

Ces paroles me reviennent en mémoire au moment où j'ai à faire connaître le rôle et l'action d'une Irlandaise, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-sept ans, et dont la vie se situe dans la grande tradition de foi de son peuple.

J'écris ces premiers chapitres, qui couvrent la période antérieure à notre rencontre, à l'aide des souvenirs recueillis auprès d'elle-même ou de sa famille. J'ai pu disposer également d'un manuscrit inédit du chanoine Cordier, de Nevers, dont il sera question au chapitre V.

NAISSANCE

Louise-Mary O'Brien est née à Midleton (comté de Cork,

en Irlande du Sud) le 16 août 1905, la onzième de treize enfants.

Baptisée le lendemain, elle eut pour marraine sa tante Louise.

Peu de temps après, à la suite d'un incident de parcours... dû à son cheval, celle-ci opta pour la vie religieuse. Un jour, au cours d'une de ses promenades équestres à travers la campagne, elle dut s'arrêter chez un maréchal-ferrant pour faire ferrer son cheval. Pendant qu'il s'en occupait, elle entra dans l'église du village afin d'y prier un moment. L'église était pleine de monde : un prédicateur, en chaire de vérité, pointa brusquement le doigt vers l'auditoire, jetant ces mots : « Le Maître est là et Il vous appelle. »

Elle se sentit interpellée personnellement. Elle sortit de l'église, remonta à cheval, toute pensive. Et sa décision finale fut de se consacrer au Seigneur dans la communauté des Sœurs de la présentation de Marie, à Limerick.

Cette tante Louise mérite une mention honorable au seuil de ces pages, en raison d'une vieille photo décolorée où l'on voit la petite Lulu à l'âge de trois ans, jouant avec sa sœur Joe. Au verso, sa tante avait écrit un petit texte, tiré du Cantique des cantiques :

« Je me lèverai donc et je circulerai dans la ville;
... Je chercherai celui que mon cœur aime.
... Les gardes m'ont rencontrée...
A peine les avais-je dépassés
... Que j'ai trouvé celui que mon cœur aime;
... Je l'ai saisi et ne le lâcherai pas. »

En marge du texte, elle avait écrit ces mots : « Je souhaite que ceci soit une prophétie pour ma petite Lulu. » Ce livre montrera à quel point cette prophétie est devenue une étonnante réalité de vie.

Le prénom Louise, donné par la marraine à sa filleule, ne figure que sur l'acte de baptême, la famille ayant adopté, une fois pour toutes, jusqu'à aujourd'hui, le prénom de Lulu. Nous verrons plus tard qu'il fera place au prénom Veronica, choisi par elle-même, et seul en usage en dehors de la famille.

LE CADRE FAMILIAL

Son père, le docteur O'Brien, était médecin-chirurgien à Midleton, petite cité du comté de Cork.

La spacieuse maison familiale, appelée « Midleton House », était située à un tournant de la rue principale, au bord d'une petite rivière. Un grand jardin l'encadrait, séparant la propriété de l'église toute proche. Ce jardin était le lieu de détente du docteur et son hobby préféré : il y avait acclimaté des fruits et des légumes exotiques, installé de belles serres et planté des vignes. Trois jardiniers étaient chargés de l'entretien en été et de la vente au marché des fruits saisonniers.

Sa mère, Kathleen Leahy, originaire de Cork, appartenait à une famille nombreuse et aisée. Distinguée, profondément pieuse, attentive à entraîner tout son monde, petits et grands, à répondre, midi et soir, aux trois coups de l'angelus de l'église voisine, comme aussi à ne pas manquer le chapelet du soir, récité en famille, à genoux dans le salon, ou, par beau temps, en marchant dans le jardin.

On concluait par un cantique que Lulu chantait à tue-tête; à sa manière. A ce propos, son jeune frère Kevin, invité un soir par elle à l'accompagner à l'église pour la bénédiction du Saint Sacrement, avait mis comme condition qu'elle ne chanterait pas!

Un autre souvenir musical de l'époque corrobore cette réputation. L'incident se passe à l'école : toutes les élèves avaient entonné un cantique et Lulu y chantait avec un tel cœur que la maîtresse d'école fit signe aux autres enfants de se taire pour écouter ce solo. Lorsque Lulu s'aperçut qu'elle chantait toute seule et que toutes ses compagnes éclataient de rire, elle eut un tel choc et un tel complexe d'infériorité qu'elle ne s'aventura plus jamais à chanter. Et cela jusqu'au jour où, aux États-Unis, à une réunion du Renouveau charismatique un demi-siècle plus tard, elle retrouva l'audace de chanter et de traduire, à haute et joyeuse voix, son amour communicatif de Dieu.

Elle garde aussi, comme souvenir d'enfance, l'image du

prêtre qu'elle rencontrait chaque matin sur la route de l'école – à l'issue de sa messe dans l'église paroissiale – et qui, au passage, mettait la main sur sa tête en lui disant avec un bon sourire : *God bless you, my child* (« Dieu vous bénisse, mon enfant »). C'était comme un rayon de soleil quotidien qui laissa des traces dans sa psychologie d'enfant.

L'atmosphère était celle d'une famille unie et heureuse. Quant au style de la maison, on le devine à travers les usages en vigueur : les servantes portaient tablier et bonnet blanc pour servir, et elles s'adressaient aux enfants, dès qu'ils avaient un peu grandi, en les appelant « Miss Lulu » ou « Master Kevin » et ainsi de suite.

On y était ouvert aussi aux relations de bon voisinage avec quelques familles de même classe sociale : les rencontres entre jeunes y étaient fréquentes, avec parties de danses, de musique, de jeux. Lulu y participait avec entrain.

Première rencontre avec le Seigneur

Sur ce fond de tableau familial se détache un épisode qui marque d'une durable empreinte son enfance : sa première communion.

Pie X venait d'autoriser la communion des enfants dès l'âge de raison. Cette révolution pastorale va lui permettre de communier à l'approche de ses sept ans.

Elle vit intensément les semaines d'attente, et la famille entière l'entoure d'une affection redoublée.

Et voici le grand jour. A son rang dans la file avec ses compagnes vêtues de blanc, elle s'avance vers le banc de communion : mais brusquement, saisie par l'émotion, elle défaille, « *accablée* par le poids de l'Amour de Dieu qui vient en elle, en personne ».

On la transporte dans la sacristie, où peu à peu elle reprend conscience. Toutefois, on décide de repousser la date de sa première communion. Celle-ci aura lieu, quelques semaines plus tard, non plus dans la paroisse mais dans l'église de Ballycotton, un endroit touristique sur la côte où la famille O'Brien louait chaque année un chalet de vacances.

Pour éviter une émotion trop forte, le prêtre lui donna la Sainte Eucharistie en privé, à la sacristie. Cette fois, tout se passa normalement.

En fait, la défaillance physique de l'enfant avait une cause d'ordre surnaturel d'une rare profondeur. Au moment de sa première communion, elle vécut une grâce spirituelle qui allait marquer toute sa vie.

Cette emprise de Dieu est difficile à décrire et encore plus à cataloguer : les voix de Dieu sont uniques pour chacun.

L'évoquant un demi-siècle plus tard, j'ai demandé à la première communiante d'alors ce qui émerge dans son souvenir. Elle me répondit : « Je reçus d'un seul coup, sans formulation verbale, comme une intuition globale qui ouvrait mon âme au mystère de Dieu, de la Trinité, de Jésus, de la Très Sainte Vierge. En un certain sens, je n'ai plus rien appris de vraiment nouveau depuis lors sur la vie avec Dieu à laquelle il m'appelait quasi irrésistiblement. J'étais sous son emprise. »

Cherchant à formuler cette expérience, je lui ai demandé si l'on pouvait comparer cette intuition globale, par exemple, à une graine qui contient déjà en germe le fruit à venir. « Non, répondit-elle, c'est plus qu'une graine, car dans une graine on ne voit pas encore ce qui va en sortir; c'est plutôt, si vous désirez une image, comme une petite pomme qui vient de sortir au printemps de la fleur du pommier; elle contient déjà tout ce qui va se développer peu à peu pour devenir un fruit épanoui et mûr. »

Cette grâce initiale marquera à jamais sa vie spirituelle; elle va en dégager peu à peu les richesses vitales. Nous aurons à y revenir.

UNE VOCATION SANS ISSUE

Dans sa naïveté d'enfant de sept ou huit ans, elle confia à sa mère qu'elle rêvait de devenir jésuite. Sa mère lui fit gentiment comprendre que, pour être jésuite, il fallait être homme. Elle déclara alors qu'elle épouserait un jésuite.

Nouvelle explication de la maman et nouvelle insistance : « Si je ne peux pas épouser un jésuite, j'épouserai un prêtre. » L'explication réitérée de la maman pour lui faire comprendre que c'était impossible la fit pleurer à chaudes larmes.

UN VITRAIL QUI INTERPELLE

Dans l'église de Ballycotton un vitrail fascinait l'enfant : il représentait la pêche miraculeuse des apôtres. Elle y voyait un appel à être un jour, elle aussi, pêcheur d'hommes au service du Maître. La promesse de Jésus aux apôtres : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes », s'est gravée à jamais dans son cœur.

Le vitrail de Ballycotton est resté devant ses yeux comme une fascination. Elle crut entendre un jour le Seigneur lui dire : « Ne pleure pas de ne pouvoir devenir prêtre, je te donnerai une vocation de pêcheurs d'hommes. »

Évoquant un jour ces souvenirs d'enfance, Veronica termina par ces mots : « Le Bon Dieu a dû avoir une fameuse distraction quand il m'a créée fille; j'aurais tellement voulu être prêtre! »

Le sacrement de la confirmation qu'elle reçut des mains de l'évêque de Cloyne, Bishop Brown, le 4 mai 1918, fit encore grandir son désir d'être un jour témoin du Seigneur au milieu des hommes. A cette occasion, selon l'usage en Irlande de prendre un prénom complémentaire, elle choisit celui de Thérèse (de l'Enfant-Jésus).

UNE FAROUCHE INDÉPENDANCE

De caractère indépendant et primesautier, elle se montre rebelle à la logique des grandes personnes.

« Je ne comprenais pas, dira-t-elle, que si j'aimais ma mère cela devait m'empêcher de lui déplaire en volant des chocolats, des pommes ou des confitures. J'aimais ma mère

de tout mon cœur, mais, de là à lui obéir, c'était tout autre chose. Je ne voyais aucun lien entre aimer et respecter des interdits. Je n'entrais pas dans cette logique pour grandes personnes. »

Même non-conformisme à l'école. On l'y retrouve spontanée et rebelle à toute contrainte. A force d'indiscipline – et aussi de rapidité à saisir une leçon –, elle accule la maîtresse d'école à lui laisser toute latitude pour lire discrètement, sur ses genoux, quelque conte de fées, pendant les cours.

Elle garde farouchement cette indépendance, prête à en payer le prix. Elle crut, en toute logique, qu'elle n'avait pas le droit de dire qu'elle « aimait Dieu » puisqu'elle désobéissait allégrement à tout le monde. D'où cette confidence.

« Lorsqu'en classe on nous faisait réciter l'acte de charité : " Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces ", je tenais les lèvres serrées, la bouche close. Je voulais éviter de mentir à Dieu par crainte d'hypocrisie à cause de mes désobéissances. »

Dans une lettre adressée à une de ses sœurs, on peut lire le récit pittoresque d'un de ses « crimes » d'enfant. Elle y décrit un vol de pommes juteuses où même les saints du ciel étaient appelés à la rescousse... « Il m'arrivait le dimanche, écrivait-elle, de voler des pommes au jardin, priant tous les saints du paradis pour ne pas être attrapée. Pour être honnête, je dois reconnaître que les saints assumèrent leur responsabilité et que c'est rarement que j'ai été prise en flagrant délit! »

Mais il y a pire : sa farouche allergie à obéir aux grandes personnes faillit lui coûter la vie.

La scène se passe à Ballycotton, au bord de la mer. Le Dr O'Brien avait sévèrement défendu à ses enfants d'aller nager aux environs d'une petite île que la marée recouvrait parfois fort brusquement et où la mer était dangereuse à cause des courants sous-marins.

La tentation de braver l'interdit fut trop forte pour Lulu, âgée maintenant de quatorze ans. Pour comble de témérité, elle entraîna avec elle dans l'aventure une amie de son âge.

Effectivement, tandis que les deux jeunes filles évoluaient dans l'eau, la redoutable marée vint recouvrir l'île et mit les nageuses en péril.

On fut au bord de la noyade, malgré leurs efforts désespérés, d'autant plus que l'amie se cramponnait fortement à Lulu, plus adroite nageuse qu'elle. C'est *in extremis* qu'elles furent sauvées par Kevin, le jeune frère qui vit de loin la scène et eut la présence d'esprit et le courage de mettre à flot une petite barque en cale sèche sur le rivage.

Le lendemain, cette aventure fit la « une » des journaux : aucun détail ne manquait, sauf le nom des téméraires nageuses.

Le père, déployant le journal à table, lut le récit à haute voix, le commenta en rappelant combien il avait raison de mettre ses enfants en garde contre ce danger de noyade à cet endroit précis, et se félicita de sa prévoyance. Lulu et son frère, le sauveteur, écoutaient en silence, approuvant de la tête les propos judicieux de papa, le nez pointé vers leur assiette. Le secret fut bien gardé et le père ne le découvrira qu'au ciel!

Parmi les autres « crimes d'enfance » dont j'ai recueilli l'écho, je relève encore sa manière astucieuse d'échapper aux exercices de piano qu'elle devait faire chaque jour et qu'elle subissait comme une corvée. Assise sur son tabouret, elle tapotait sur les touches noires et blanches, mais, sur ses genoux, elle dissimulait quelque conte de fées lu avec avidité, et sans lever la tête.

Toutes ces désobéissances ne l'empêchaient pas d'aimer tendrement le Seigneur et sa Mère, mais, au dehors, sa piété n'était pas évidente.

Ainsi, on comprend que, rebelle à toute discipline, elle n'ait pas été admise sans difficulté dans la confrérie des Enfants de Marie. L'aumônier de l'école dut insister personnellement auprès de la supérieure pour qu'elle y soit acceptée.

On trouva un compromis : elle sera admise, mais la cérémonie d'affiliation aura lieu en privé, pendant un congé.

LA « CONVERSION »

Les classes primaires terminées à Midleton, elle est envoyée en Angleterre pour achever son éducation chez les religieuses de Sainte-Clotilde, à Eltham, près de Londres.

Au cours d'un sermon, l'aumônier de l'école avait raconté la vie du père Doyle, s.j., un Irlandais célèbre par ses mortifications et son courage apostolique. Elle en fut bouleversée!

Au lendemain de ce sermon, elle dut rester au lit à l'infirmerie, par suite d'une grippe, et la sœur infirmière lui donna en lecture la biographie du père Doyle.

Lulu pleura à chaudes larmes en la lisant. La sœur infirmière la surprit en pleurs et lui demanda pourquoi elle pleurait. N'osant pas lui révéler la vraie raison, c'est-à-dire sa propre « conversion » et son désir de consacrer sa vie à Dieu avec le même enthousiasme que le père Doyle, elle répondit à la sœur qu'elle avait très mal à l'estomac. La sœur lui donna un calmant, et la malade déclara presque aussitôt qu'elle se sentait nettement soulagée!

Lorsque la sœur la quitta, Lulu fut bourrelée de remords au sujet de son terrible mensonge, n'ayant pas avoué qu'elle pleurait par amour de Dieu. Aussi ira-t-elle se confesser d'avoir « trahi et renié le Seigneur ».

A partir de ce moment, à la suite de cette lecture, me confia-t-elle un jour, « j'ai capitulé », disant à Jésus : « Je ne puis plus vous résister ni refuser votre amour; je choisis à jamais de vous aimer et de faire votre volonté et non la mienne. »

Le tournant décisif prit la forme non pas d'une résolution volontariste, mais d'une capitulation devant l'amour de Dieu qui ne cessait de l'envahir.

« C'était, dira-t-elle, un abandon total de moi-même à son amour envahissant et triomphant de tous les obstacles. Je me sentais acculée à dire " oui " à Dieu. C'était comme la fin d'un duel où, vaincue, j'avais à m'incliner devant l'amour victorieux de Dieu. »

Son amour du Seigneur ne fit que s'accentuer.

A la même époque, au cours d'une retraite au pensionnat à Eltham, elle entendit un jour le célèbre père Mattheo parler de l'amour du Sacré Cœur. Son sermon la bouleversa. Elle courut vers lui pour lui dire : « Mon père je veux aimer Jésus! »

Le père Mattheo lui répondit : « Qu'allez-vous faire pour Lui? »

Cette parole illuminera toute sa vie.

DANSE, TENNIS, MUSIQUE ET APOSTOLAT

Elle vivait à la fois en plein monde et à mille lieues de là...

Elle raconta un jour au chanoine Guynot, le premier prêtre légionnaire en France, qui en prit note dans ses souvenirs, comment elle vivait ce genre de paradoxe :

> J'ai beaucoup dansé, à partir de mes quinze ans. Tout en étant fort jeune, comme la onzième de treize, mes sœurs aînées ne pouvant me laisser à la maison m'amenaient avec elles dans les soirées chez nos voisins de la « société », comme on disait alors. J'y dansais avec entrain – mais je n'ai jamais laissé passer une occasion pour parler de Dieu à chacun de mes cavaliers.
>
> Tout en valsant, je leur disais la joie qu'était pour moi ma confession hebdomadaire et, avec le sourire, je leur suggérais de goûter aux mêmes délices! Je me pliais sans efforts aux exigences de la vie mondaine, dansant fort bien, mais l'esprit très éloigné de la danse et du « cavalier », ne faisant aucune attention à l'homme, mais pensant à Notre Seigneur et dansant en quelque sorte avec Lui.
>
> Je jouais au tennis avec les jeunes gens, mais, dès que je m'asseyais, raquette en main, entre deux parties, je leur parlais de choses spirituelles et faisais de l'apostolat, ce qui était d'ailleurs l'unique mobile qui me faisait jouer.
>
> Je chantais volontiers des chansons d'amour, mais cet amour n'était pas de cette terre : mon chant s'adressait à Notre Seigneur. Je cherchais à plaire, selon l'instinct naturel de la femme, mais en vue d'entraîner mes admirateurs éventuels plus haut, vers Dieu.
>
> J'ai même un jour, au cours d'une retraite au pensionnat à Eltham, confié à mon confesseur, le père Benedict, que je rêvais d'être actrice pour plaire aux hommes et, par ce biais, les amener à Dieu. Mon confesseur réprima un sourire et me conseilla paisiblement de renoncer à ce genre de vocation téméraire et de servir le Seigneur par des voies plus classiques. C'était sans doute un sage conseil, mais le Seigneur dans sa miséricorde bénissait un zèle naïf.

UNE LETTRE À M. OGINO

Cette lettre est pour le moins inattendue et audacieuse de la part d'une jeune fille de quinze ans. En voici l'origine : elle entendait souvent ses sœurs aînées critiquer l'Église à propos du contrôle des naissances : il était précisé aussi dans ces conversations que la méthode Ogino n'offrait pas la solution voulue.

Elle écoutait ces propos, comprenait à moitié mais, soucieuse de défendre l'Église et de rendre service, elle rédigea, à l'insu de tout le monde, une lettre qu'elle adressa, sans autre indication postale, à M. Ogino, Tokyo. Elle lui demandait tout simplement de bien vouloir préciser et clarifier sa méthode et de lui envoyer une documentation supplémentaire.

Bien des années après, racontant cette histoire à un groupe d'amis, un d'entre eux, Pierre Goursat*, lui demanda avec un malicieux sourire si M. Ogino lui avait répondu :

« Non », dit-elle en riant.

A quoi Pierre Goursat réagit par ces mots :

« Quel toupet de la part de M. Ogino! »

L'histoire n'est pas banale et mérite d'être mentionnée, car elle sera suivie de plusieurs autres initiatives en ce domaine, à haut niveau, en vue toujours d'aider à débloquer la même impasse un demi-siècle plus tard!

UNE TEMPÊTE EN MER D'IRLANDE

Pendant les années scolaires à Londres, Lulu retournait régulièrement à Midleton passer ses vacances en famille. Un de ses voyages en mer faillit finir en tragédie. Rentrant chez elle, en congé de Noël, une tempête d'une extrême violence secoua le bateau. Parti du sud du pays de Galles vers

---

* Le fondateur de la Communauté de l'Emmanuel.

11 heures du soir, au lieu d'arriver au port vers 9 heures du matin selon l'horaire, il n'atteignit Cork qu'à 19 heures le soir. Affolées, les familles des voyageurs attendaient sur les quais. Les passagers, malades, couchés sur le pont, étaient ballottés en tous sens. Le navire était menacé de naufrage à chaque assaut des vagues. Cette nuit-là, d'autres bateaux furent engloutis, et l'on signala même leur propre navire comme perdu.

Il semble que la tourmente était due à un tremblement de terre sous-marin.

Évoquant ce souvenir lointain, elle me dit que pas un instant sa paix intérieure ne fut troublée, ni son union sensible avec Dieu : elle vivait « comme une lune de miel avec Lui ».

En débarquant, enfin, elle entendit un voyageur dire : « Il y a certainement une âme privilégiée de Dieu à bord, pour que nous soyons tous sauvés. »

Et elle ajoute, très émue encore à cette évocation : « Pendant toute la tourmente, j'ai eu l'intuition que le Seigneur allait nous sauver tous et qu'il me destinait à remplir une mission au service de toute l'Église. »

UN SÉJOUR À PARIS

Les années scolaires à Eltham terminées, Lulu avait pris secrètement la résolution d'entrer au couvent dans cette même congrégation de Sainte-Clotilde dont la maison mère était à Paris. D'où son désir de se perfectionner dans la langue française. Une de ses compagnes lui avait montré une annonce de journal dans laquelle l'on demandait à Clichy (Paris), une jeune fille pour s'occuper d'un enfant et lui apprendre l'anglais. Elle saisit la balle au bond et annonça à sa mère qu'elle allait accepter l'offre et se rendre à Paris.

Affolée à l'idée que sa fille allait se perdre, seule, dans le grand Paris, avec tous les dangers que cela comporte, et ne parvenant pas à l'ébranler, sa mère écrivit, à tout hasard, une lettre éplorée au curé de Clichy, sans nom ni adresse... pour la lui recommander.

Lulu débarque tranquillement à Paris, où elle est attendue par un jeune homme – de quoi confirmer les craintes de sa mère – mais c'était un ami de la famille – qui la conduisit à Clichy dans le foyer fort respectable des Muller.

La suite ne manque pas de pittoresque.

Les présentations faites, on lui montre sa chambre de bonne : une mansarde sous les combles, qui lui donne des frissons. On lui demande ensuite d'aider à éplucher les légumes, c'est un désastre.

Mais il y a pis : à l'heure du dîner, qu'elle est supposée partager avec le personnel de la cuisine, elle se présente, en toute innocence, dans la salle à manger de la famille, en jolie robe d'intérieur.

M. et M^me^ Muller se regardent, surpris, mais ils ont le réflexe et la courtoisie rapides : ils invitent la nouvelle venue une fois pour toutes à leur table, et lui donnent une chambre dans leur appartement. Le climat est créé aussitôt : Lulu leur montre, en toute candeur, la photo récente, prise d'avion, de la belle maison familiale à Midleton.

On lui explique ce que l'on attend d'elle. Sa fonction : s'occuper de Gisèle, une enfant de quatre-cinq ans, la promener, lui enseigner quelques bribes d'anglais. La vie suit son cours, rien de spécial à signaler, sinon que l'emploi du temps de Lulu, au cours des promenades avec Gisèle, fit problème car leur durée se prolongeait curieusement.

Un parent, voisin de la famille des Muller, fut chargé d'élucider l'énigme et de la suivre discrètement. Il découvrit le secret : un certain temps de la promenade était consacré à un arrêt dans l'église des Passionistes de l'avenue Hoche, où Lulu faisait un chemin de croix quotidien et entraînait Gisèle avec elle aux quatorze stations!

Les Muller trouvèrent étrange cet excès de piété, jusqu'au jour où, devenue très amie de la famille, elle leur confia, à leur vive surprise, qu'elle avait pris la décision d'entrer au couvent dans les prochains mois.

Sous son influence, M^me^ Muller reprit la pratique religieuse abandonnée, et à peu près toute la famille retrouva le chemin de la messe dominicale.

Avenue Hoche

Le séjour à Paris chez les Muller fut marqué par une expérience religieuse qui l'impressionna profondément. Elle reconnaît, aujourd'hui encore, l'endroit précis où elle eut lieu dans l'avenue Hoche, non loin de l'arc de Triomphe.

Elle allait traverser la rue lorsqu'elle dut s'arrêter, frappée soudain comme par un éclair : une évidence spirituelle fulgurante s'imposa à elle qui s'exprimait intérieurement par ces mots : « Dieu m'aime et Il est tout-puissant. »

C'était comme une répétition de l'expérience vécue lors de sa première communion et une invitation renouvelée de consacrer sa vie à Dieu. Ce sentiment d'être aimée par Dieu allait de pair avec le vif désir de le faire connaître et de le faire aimer autour d'elle. Il ne s'agissait plus que de trouver le moyen concret d'y consacrer la totalité de sa vie.

L'expérience de l'avenue Hoche ne fit que renforcer sa hâte de se présenter à la porte de la maison mère de Sainte-Clotilde.

Une amie, Suzanne Benoît, à qui elle avait confié le secret de son choix, avait tenté de l'ébranler en lui disant : « Mais tu détestes les études, comment peux-tu aller t'enfermer là! »

Elle lui avait répondu : « La seule chose qui m'intéresse, c'est le tabernacle, le reste m'est égal. »

La démarche à Sainte-Clotilde

Elle n'a plus qu'à faire le pas décisif et à se présenter à la maison mère à Reuilly.

Sa sœur Joe, qui était alors à Paris et la rencontra le jour même où elle devait faire sa démarche, lui dit : « Toutes les Françaises ont un directeur de consience. La supérieure générale te demandera certainement quel est le tien et ce qu'il pense de ta vocation. »

Elle crut qu'il lui fallait donc, de toute urgence, faire choix d'un directeur, se faire connaître de lui et obtenir son accord.

Ignorant ce qu'était un directeur spirituel, elle courut chez les passionistes tout proches et demanda à voir le supérieur.

« Qu'est-ce que vous désirez, Mademoiselle? dit celui-ci.

– Mon Père, je voudrais savoir si j'ai une bonne vocation. »

Réponse : « Vous en avez une excellente! »

Et la conversation se poursuivit sur la pluie et le beau temps pendant quelques minutes. Lulu comprit plus tard que le religieux n'avait pas pris sa démarche au sérieux, mais, dans son ignorance en matière de direction spirituelle, elle crut avoir obtenu la décision nécessaire et se rendit chez la supérieure générale. Celle-ci manda la maîtresse des novices qui lui fit subir un premier examen sur ses intentions, ses capacités, etc.

Et le dialogue s'engagea comme prévu :

– Quel est votre directeur spirituel?

– Le supérieur des pères passionistes.

– Que pense-t-il de votre vocation?

– Qu'elle est excellente.

Elle me racontera plus tard qu'elle avait cru que ce genre d'examen chez un directeur spirituel était aussi rapide qu'un examen sur l'état des yeux chez un oculiste.

Voilà pour le préambule. Après quoi, tout naturellement, vinrent les autres questions classiques :

– Avez-vous des diplômes?	Réponse : Non.
– Aimez-vous les études?	Réponse : Non.
– Savez-vous chanter?	Réponse : Non.
– Savez-vous coudre?	Réponse : Non.
– Savez-vous au moins obéir?	Réponse : Non, mais ça je crois que je peux l'apprendre.

Réponses sans doute aussi inattendues que la manière dont était habillée à cette occasion la future postulante. L'heure du rendez-vous fixé par la mère générale coïncidait en partie avec un thé dansant chez des amies, où elle s'était rendue dans une tenue appropriée. Elle dut toutefois s'en aller avant la fin et sauter dans un taxi, afin de ne pas manquer la rencontre avec la mère générale, qui n'attendait sûrement pas cette aspirante à la vie religieuse en robe de cocktail noire et rouge!

Malgré la toilette et les réponses au questionnaire, l'im-

pression globale fut bonne, et l'on accepta à titre d'essai, cette postulante assez peu classique...

Le séjour chez les Muller prit fin dans le meilleur climat : ils avaient compris son étonnante décision et ils eurent la gentillesse de lui offrir, la veille du départ, un dîner d'adieu dans un endroit assez inattendu pour la circonstance : un restaurant élégant et mondain de Montmartre!

CHAPITRE II

Une vocation qui se cherche (1924 - 1935)

J'ai demandé une chose au Seigneur, la seule que je cherche : habiter la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.

Psaumes 27.

PARIS

Postulat et noviciat à Sainte-Clotilde (1924-1926)

Le 31 mai 1924, la candidate se présenta à Sainte-Clotilde, rue de Reuilly, pour sa formation dans le noviciat.

Contrairement à toute attente, elle fut saisie, dès le début, d'angoisses et de doutes sur sa vocation. Elle en fit part à la maîtresse des novices et au père eudiste, confesseur de la communauté; tous deux la rassurèrent et l'encouragèrent à persévérer. La postulante leur fit confiance, dans la nuit de la foi; nul ne put deviner son trouble tant elle rayonnait de joie.

Elle se plia à la règle sans effort, se donnant de tout cœur aux petits travaux ménagers de routine. Elle se fit même rappeler à l'ordre pour excès de zèle : un jour, une religieuse

l'avait aperçue balayant gauchement un long corridor, à genoux, mètre par mètre!

Le postulat s'acheva le 8 décembre, après quoi suivirent les deux années de noviciat. Celles-ci débutèrent par la cérémonie de la prise d'habit. A cette occasion, la nouvelle novice se choisit le nom de Veronica, qui demeurera le sien pour toujours.

Cette période, sans problèmes apparents, continua dans le même climat d'angoisses et de doutes, mais Veronica passa outre à ses hésitations et prononça ses premiers vœux.

LONDRES

Reprise des études

Le noviciat achevé, elle fut envoyée à Eltham Park, au sud de Londres, où les dames de Sainte-Clotilde dirigeaient un pensionnat – celui-là même où elle fut élève.

La communauté en charge de l'école comptait douze religieuses : six religieuses « de chœur » et six sœurs « converses », selon la terminologie de l'époque.

A ce moment, l'école comptait quinze pensionnaires et une cinquantaine d'externes.

Un changement important venait de se produire dans la législation scolaire anglaise : pour l'octroi des subsides, la loi exigeait dorénavant pour les enseignants des diplômes officiels. Cette mesure mettait la direction de l'école dans l'embarras; il fut demandé à la nouvelle arrivée de commencer les études requises pour que l'école soit en règle avec la loi.

Sœur Veronica se mit aussitôt à l'étude, dans des conditions particulièrement difficiles, sauf pour le latin, où un prêtre lui donna quelques leçons particulières. Elle eut à parcourir et à assimiler seule tout le programme des humanités, sans professeur pour la guider, presque sans livres, le tout par correspondance.

Ce fut très dur, dira-t-elle, il m'est arrivé de prier à genoux, le crucifix en mains, pour tirer au clair des problèmes d'algèbre ou de syntaxe latine.

De plus, le temps libre dont elle disposait pour ses études personnelles était limité; il se situait après les heures de classe et il lui fallait de surcroît renoncer à la récréation communautaire du soir. A ce régime, sa santé s'affaiblit, et elle commença à souffrir d'insomnies quasi continues.

Mais les diplômes furent acquis un à un. D'abord la *matric* (l'équivalent du baccalauréat français), puis la licence. Comme matières à option, elle avait choisi le latin, le français, l'histoire et la géographie.

Ensuite, après une autre année d'études, elle acquit le *Cambridge Teaching Diploma* avec comme spécialisation la psychologie, d'où son intérêt pour Freud, Adler et Jung.

Tout en poursuivant son programme d'études, elle prenait une part active à la vie même de l'école. Elle obtint de la supérieure de pouvoir moderniser l'école sous divers aspects. Avec le concours bénévole de son beau-frère, elle y adjoignit un terrain de tennis, une scène pour le théâtre, et elle introduisit des cours de danse.

L'école atteindra peu à peu la centaine d'élèves.

C'est durant cette période que son père mourut : elle ne put se rendre aux funérailles, en Irlande, en raison des règles en usage à l'époque dans les communautés religieuses.

Le problème non résolu des vœux

Les vœux temporaires furent renouvelés durant trois ans, mais ce fut chaque fois une crucifiante épreuve.

Il arriva qu'au moment de les prononcer devant l'autel, le cierge à la main, il lui fut impossible, la gorge serrée comme dans un étau, d'articuler la formule de consécration. Une fois même il fallut reprendre la cérémonie, en privé, dans le bureau de la supérieure; elle eut encore des sanglots dans la voix, mais elle n'en révéla pas le secret.

Au-dehors, nul ne soupçonnait ses angoisses, tant sa joie était rayonnante, puisée dans son abandon, indéfectible, confiant et filial, à l'amour de Dieu.

Un jour, le père Benedict, l'aumônier assomptionniste de la maison, lui dit combien il était frappé de l'impact qu'avait eu sur elle le livre du père de Caussade, s.j. : *L'Abandon à la Providence divine*. Il en sera plus d'une fois question ici plus tard.

Elle lui répondit qu'elle ne l'avait jamais lu et ne connaissait même pas le nom de l'auteur : l'harmonie était préétablie.

De cette époque date aussi sa prédilection pour le célèbre poème : *The Hound of Heaven* (« Le Lévrier du ciel »), de Francis Thompson; elle le connaissait par cœur et chaque vers l'interpellait.

Parmi les livres qu'elle goûtait spécialement se détachait celui du père Faber, oratorien célèbre, auteur d'un ouvrage fort répandu : *Au pied de la Croix.*

Elle avait obtenu de son confesseur de pouvoir se tracer sur la poitrine une croix dans la chair vive, en signe d'accueil, par anticipation, aux souffrances qu'elle prévoyait.

> Je souffrais beaucoup, confiera-t-elle un jour au chanoine Guynot, cela ne m'empêchait pas d'être heureuse, mais c'était le bonheur de souffrir. J'avais clairement conscience que j'étais destinée à de grandes souffrances et j'en étais terrifiée. Mais cette crainte a disparu depuis le jour où j'ai commencé à prier pour obtenir la grâce d'aimer la souffrance.

Pour vivre l'accueil à la souffrance, en union avec Notre-Dame des Sept Douleurs, elle avait aussi taillé la lettre M (Marie) sur son bras.

Dans cet esprit, elle renouvela chaque année ses vœux, selon sa propre expression : La mort dans l'âme et la joie dans le cœur.

Toujours dans cet esprit d'offrande totale et irrévocable d'elle-même, et pour couper court à ses troubles sur sa vocation, elle avait obtenu de son confesseur, le père Benedict, de pouvoir s'engager, en privé, à un vœu supplémentaire de stabilité. Cela pour brûler ses vaisseaux, en promettant ainsi devant Dieu de ne jamais prendre elle-même – quoi qu'il arrive – l'initiative de quitter la congrégration, ni même de penser volontairement à un éventuel départ.

Dans ces mêmes dispositions, elle prononça le 11 août 1930 ses vœux perpétuels, en présence de sa famille.

> J'avais le sentiment, dira-t-elle plus tard, d'être comme une emprisonnée volontaire, enfermée dans un cercueil dont j'avais moi-même vissé les clous de l'intérieur, pour mourir ainsi totalement à ma volonté propre.

Au cours de la cérémonie le père Benedict, qui connaissait le prix de cette immolation spirituelle, ne put cacher ses larmes. Mais personne n'en devina la cause.

L'incompréhension de la supérieure locale

En raison de la nouvelle législation scolaire, la direction de l'école devait être obligatoirement anglaise. Il fallut donc remplacer la directrice d'alors, qui était suisse. Or, il n'y avait dans la communauté que deux sœurs candidates anglaises possibles. La supérieure générale demanda confidentiellement l'avis de sœur Veronica sur le choix à faire. Elle répondit sans hésiter : « Choisissez l'aînée. » La générale lui dit alors : « Si je la nomme, vous aurez à souffrir. » Veronica ne l'ignorait pas, mais maintint sa suggestion, pour le bien de l'école.

Effectivement, peu après cette nomination, un chemin de souffrance s'ouvrit : la nouvelle supérieure anglaise interprétait l'état de santé déficient de sœur Veronica comme un signe de déséquilibre mental. Elle s'efforça dès lors de la persuader de quitter le couvent à cause de sa mauvaise santé.

Le surmenage de sœur Veronica, occasionné par les études universitaires menées de front avec son travail ordinaire à plein temps, avait grandement miné sa santé : perte du sommeil, évanouissements fréquents. A quoi s'ajoutaient une amygdalite chronique et de mystérieux maux de dents.

L'aumônier, qui célébrait chaque matin l'eucharistie pour la communauté, avait remarqué en distribuant la communion que la langue de sœur Veronica était étrangement infectée et l'avait signalé à la supérieure. Un examen médical fut décidé; la radio dentaire révéla la cause : lors d'une opération antérieure, un petit fragment d'instrument était resté par mégarde dans la gencive! Une opération eut lieu sur place. A la suite de quoi, vu le délabrement physique de la malade, on prescrivit un séjour d'un mois à l'hôpital.

Malgré tous ces éléments, combien objectifs, qui expliquaient l'état de santé de la malade, la supérieure, toujours prévenue contre elle, maintenait son diagnostic : « Vous êtes une déséquilibrée, lui dira-t-elle, proche de l'aliénation men-

tale, où vous ne pouvez manquer de sombrer un jour ou l'autre. Vous avez été déjà une lourde charge pour la communauté, vous serez plus lourde encore à porter. Retirez-vous de plein gré. »

Un jour, elle lui dira même : « Vous singez l'humilité, mais c'est par orgueil; le démon vous fait singer l'humilité, l'orgueil vous ronge. Vous n'avez pas plus de vocation que cette porte. » Au confesseur de la communauté, elle dit : « Sœur Veronica est très obéissante, mais c'est une obéissance toute d'orgueil. »

Même aux enfants de l'école, elle insinua que sœur Veronica manquait d'équilibre et, à la famille, elle le déclara sans ambages. Tout était interprété à rebours. Même lorsque après un court séjour en Irlande, sœur Veronica ramena trois postulantes, recrutées par elle là-bas, cela fut interprété comme l'effet d' « une séduction malsaine ». Bref, le diagnostic était aussi faux que sans appel.

La supérieure fit venir de Londres un médecin spécialiste, pour un examen mental. Influencé par elle, et peu au fait de la vie religieuse, celui-ci décela de l'orgueil spirituel et conclut que les troubles de santé étaient imaginaires.

Finalement, devant le refus persistant de sœur Veronica de prendre l'initiative du départ, la supérieure appela la sœur de celle-ci, Kitty – qui était elle-même médecin –, et lui demanda de la ramener en famille, lui disant littéralement : *Your sister is mental* (« Votre sœur est une malade mentale »).

Devant cette invraisemblance, Kitty, voulant en avoir le cœur net, exigea un nouvel examen psychiatrique et choisit elle-même un médecin de renom. La supérieure conduisit alors sœur Veronica chez celui-ci. Le psychiatre examina la malade, et conclut... au remarquable équilibre de sa cliente et jugea avec sévérité et colère l'attitude inqualifiable de la supérieure.

La situation demeura tendue, sœur Veronica refusant toujours de prendre l'initiative d'un départ, vu son vœu secret de stabilité.

Il fallut ultérieurement que le supérieur ecclésiastique de la communauté, lorsqu'il en fut informé, déclarât ce vœu « nul et non avenu ».

Sœur Veronica s'en sentit intérieurement libérée, mais

cependant maintint encore son attitude de fidélité à son engagement religieux, sous réserve qu'un signe parvienne du dehors pour l'en dégager.

Toujours enjouée et souriante, elle continua à cacher sa souffrance sans une plainte ou allusion à la situation tendue.

Comme le médecin avait ordonné un mois de repos complet, sa mère vint la prendre pour la conduire elle-même au bord de la mer et y séjourner avec elle. Logeant dans la chambre voisine, M^me^ O'Brien fut réveillée, une nuit, par un cri atroce, hurlé par sa fille au cours d'un cauchemar (c'était, dira celle-ci, une scène d'assassinat avec poignard planté dans son dos). Sa mère soupçonna le drame de sœur Veronica, torturée moralement par la supérieure, mais l'interrogea sans résultat. Elle ne parvint pas à obtenir la moindre indication qui aurait pu la mettre sur la piste. Ce n'était pas en vain qu'elle avait elle-même appris jadis à sa fille un petit poème sur le courage du silence face aux épreuves de la vie :

To play through life a perfect part,
unnoticed and unknown...
To write no secret on the face
for men to read it there.

« Jouer son rôle dans la vie,
sans être remarquée ni connue...
Sans inscrire un secret sur le visage
pour qu'on put l'y découvrir. »

SUISSE

Transfert et tension persistante

La situation psychologique devenant intenable à Londres, un changement radical s'imposait. La supérieure générale, qui estimait et aimait sœur Veronica, décida son transfert en Suisse. Elle ferait désormais partie de la communauté de Sainte-Clotilde qui dirigeait un pensionnat à Aigle, près de Lausanne.

La supérieure locale l'y accueillit avec amitié et compré-

hension, sans être toutefois sur la même longueur d'onde qu'elle au sujet des implications d'une formation religieuse des élèves.

Sœur Veronica avait déjà eu l'occasion antérieurement, comme déléguée à un congrès propre à la congrégation, de plaider pour une meilleure formation chrétienne des élèves. Ses suggestions, énoncées avec tact et prudence (j'ai retrouvé le cahier de notes de sœur Veronica avec le brouillon de son intervention), parurent trop révolutionnaires à l'époque et furent rejetées.

Par la suite, la congrégation élabora un questionnaire à l'usage du chapitre général qui devait avoir lieu ultérieurement.

En possession de ce questionnaire, la supérieure d'Aigle – tout en étant elle-même plus traditionaliste – insista auprès de sœur Veronica pour qu'elle y réponde en livrant toute sa pensée.

Sœur Veronica se mit à l'œuvre, par esprit d'obéissance et soumit son travail, sur place, à un père jésuite de Lyon qui, pendant les vacances, faisait fonction d'aumônier. Celui-ci l'encouragea, la félicita pour son courage apostolique et lui dit : « Il faut envoyer ces pages telles quelles. Je prévois que vous allez beaucoup souffrir mais " il faut qu'un homme meure pour le peuple " (Jn 18, 14). »

Cette parole demeurera gravée dans son cœur.

Elle était pleinement consciente de ramer à contre-courant : les temps n'étaient pas mûrs dans les milieux bien-pensants de l'époque. La réaction négative qui lui fut communiquée hâtera la nouvelle orientation de sa vie.

La nuit du 14 au 15 septembre 1935

Ici se place une expérience mystique d'ordre prophétique qui eut lieu à Aigle la nuit du 14 au 15 septembre 1935. Elle va préfigurer et engager l'avenir.

J'ai demandé à Veronica d'en faire elle-même le récit, tant il est capital pour la suite. Le voici :

« La nuit du 14 au 15 septembre 1935, je m'étais endormie paisiblement dans le dortoir commun... Brusquement,

vers 2 heures du matin, je fus éveillée en sursaut : une image s'imprima en moi plus réelle qu'un rêve.

Je me vis subitement en vêtements laïcs, une torche allumée à la main, allant de droite et de gauche pour transmettre le feu à d'autres torches au contact de celle que je tendais à bout de bras. C'étaient des personnes de toutes conditions, mais particulièrement des prêtres, des religieuses... J'aurais presque pu discerner les visages. J'éclatais en sanglots. Pour ne pas troubler le sommeil de mes voisines de dortoir, je suis allée me réfugier dans un cabinet de toilette jusqu'au moment du lever. Je priais et pleurais, et la conviction s'imposait à moi que j'avais à quitter Sainte-Clotilde pour répondre à ma vocation personnelle d'apostolat direct. »

Tel est le récit qui éclairera étonnement la suite de sa vie.

Pour comprendre sa réaction, il faut se souvenir que sœur Veronica s'était engagée par vœux à ne pas quitter la congrégation *motu proprio* – c'est-à-dire de son plein gré –, mais uniquement si un signe lui venait du dehors.

Or, voici qu'au lendemain de la nuit « à vision prophétique » une lettre de la mère générale lui parvient. Très émue, elle se rend à la chapelle et l'ouvre devant le tabernacle, demandant au Seigneur qu'Il lui manifeste sa volonté à travers cette lettre.

Les premiers mots qui lui sautent aux yeux sont : « Quittez la congrégation. »

La phrase était au conditionnel et la supérieure poursuivait : « Si vous n'êtes pas prête à changer d'attitude et d'esprit au sujet de la formation des élèves... »

Le mot clef : « QUITTEZ », brillait brusquement pour elle comme une étoile dans la nuit indiquant une voie nouvelle à suivre. Ce mot la libérait intérieurement et déclencha la décision de prendre une autre voie.

Le départ 8 décembre 1935

Comme date de départ, elle choisit la fête de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre, fidèle en cela à son habitude de